

# Pratiques, projets et stratégies territoriales, bref état des savoirs

## *Territorial Practices, Projects and Strategies : Short Report on the Current Knowledge*

T. Paquot<sup>1</sup>

*L'auteur choisit de s'adonner ici à un exercice particulièrement difficile qui consiste à brosser un tableau général non pas d'un paysage, non pas d'événements politiques, mais de notions qui méritent d'être ré-interrogées parce que nous vivons – c'est une banalité de le dire - des mutations excessivement profondes.*

*Le mot qu'il tente d'analyser traverse tout le colloque. C'est le mot territoire.*

*Chemin faisant, remettant en cause un certain nombre d'éléments qu'on considérait comme acquis, il dressera prudemment des éléments prospectifs pour voir effectivement ce qui est en train de changer de manière irréversible et nous oblige de la même manière à repenser à la fois le politique et la géographie – nous éviterons le mot territoire pour l'instant - de cette politique au XXIème siècle.*

*The author has chosen to devote himself here to a particularly difficult exercise, which consists of painting a general picture that is not a landscape, not a picture of political events, but one of concepts that are worthy of re-examination because we are experiencing - it's a bit banal to say so - excessively profound changes.*

*The word that he is trying to analyse permeates the entire colloquium. That word is territory.*

*Trailblazing, calling into question a number of elements that were regarded as acquired, he prudently draws up some prospective elements in order to see what is indeed irreversibly changing and similarly obliges us to reconsider both the politics and the geography - we will avoid the word territory for the moment - of this 21st- century policy.*

**Mot-clé : Territoire**

*Keyword : Territory*

---

<sup>1</sup> *Philosophe, professeur des Universités, Institut d'Urbanisme de Paris*



Thierry Paquot — PHOTO F. DOR

## Territoire

Le mot territoire apparaît dans la langue française au XIII<sup>ème</sup> siècle mais son usage ne se généralise qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Pierre Larousse, dans son inestimable Grand dictionnaire universel du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans le volume publié en 1875, écrit au mot territoire que ce terme vient du latin territorium : de terra qui signifie terre et qu'il s'agit, je le cite, d' « une étendue de pays qui ressortit à une autorité ou une juridiction quelconque ».

Plus d'un siècle après, Alain Rey, dans son précieux Dictionnaire historique de la langue française publié en 1992, confirme bien que le mot français vient du latin territorium : « étendue sur laquelle vit un groupe humain ». Il précise qu'en latin chrétien, territorium désigne un pays et via terra est proche de terroir. Les deux dictionnaristes associent à ce terme territorial, territorialité, extraterritorialité, territorialement. Seul Alain Rey peut faire état de déterritorialisé et de déterritorialisation, concepts vulgarisés et forgés par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur ouvrage Mille plateaux publié en 1980, sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

Daniel Nordman, un historien, apporte de judicieuses précisions aux définitions du Trésor de la langue française de Jean Nicot en 1606, où au mot territoire, il associe le mot terroir et ville, et au Furetière de 1690, qui associe le mot juridiction, préfigurant ainsi l'acception retenue par Pierre Larousse en lui attribuant trois caractéristiques. Un territoire est appropriable, il possède des limites et porte un nom - toponyme ou anthroponyme. Il résume ainsi sa conception : un territoire est donc un espace pensé, dominé, désigné. Il est un produit culturel au même titre qu'un paysage est une catégorie de la perception que l'homme choisit à l'intérieur d'ensembles encore indifférenciés. Là, le territoire voisine avec espace, terme encore plus polysémique. Le mot spatium n'est guère fréquent, comme vous le savez, dans la vulgate.

*Juste deux mots sur le terme espace, qui n'est pas l'objet de mon exposé. Si vous lisez l'ensemble des traités d'architecture de Vitruve à Viollet-le-Duc, vous ne trouverez jamais le mot spatium, vous trouverez le mot locus. C'est-à-dire que les architectes et peut-être les ancêtres de ce qu'on appelle les aménageurs et les urbanistes, à ces époques-là (Vitruve, I<sup>er</sup> s. de notre ère jusqu'à Viollet-le-Duc, XIX<sup>ème</sup> s.), le mot important, c'est le mot lieu et non le mot espace.*

Les historiens contemporains qui se sont penchés sur les historiens passés, et des figures majeures que sont Marc Bloch, André Deléage, Georges Duby, Robert Boutruche ou Charles Higounet, se sont aperçu que lorsque ces derniers parlaient de leur époque de prédilection, de leurs terrains, c'est-à-dire du VIII<sup>ème</sup>, IX<sup>ème</sup>, XI<sup>ème</sup> siècle, ils utilisaient un vocabulaire du XX<sup>ème</sup> siècle, et par conséquent, n'utilisaient pas les mots de l'époque qu'ils étudiaient, c'est-à-dire la tenure, les champs, la paroisse, le finage, la parcelle, la manse etc.

*A ce propos, et c'est juste une parenthèse, il est excessivement difficile de reconstituer le passé avec les notions et le vocabulaire du passé. On est toujours en train de fabriquer de l'anachronisme, on parle toujours d'une période révolue avec les mots d'aujourd'hui. Je me suis surpris faisant un cours de philosophie de la nature à mes étudiants à Paris XII évoquant Buffon et Linné en utilisant biotype, niche environnementale, écosystème... pour parler de quelque chose qu'eux ne pouvaient pas imaginer. On est toujours pris dans cette énorme difficulté, c'est pourquoi je suis si attentif - et c'est parfois laborieux - à suivre les mots à la trace dans leur histoire.*

## Géographie et territoire

Les historiens contemporains utilisent un vocabulaire contemporain pour rendre compte de quelque chose qui peut-être n'existe plus du tout et ne correspond pas vraiment à ces termes. Qu'en est-il des géographes ?

Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre, qui étudient la notion de territoire chez les géographes, remarquent que Vidal de la Blache, le père de la géographie française (1845-1918), utilise fréquemment la notion de région, qui est privilégiée par tout le courant géographique français jusqu'aux années '70 où le mot région va être combattu et remplacé par le mot espace. A cette époque, trois revues s'emparent du terme : Espace et société qui est lancée en 1970, Espace géographique, qui est fondée en 1972 et Espace temps qui est créée en 1975. Avant de laisser la vedette à territoire, le mot qui nous préoccupe aujourd'hui, à partir des années '80, dans un sens qui n'est plus seulement « aménagiste », car longtemps ce terme en français était arrimé au mot aménagement (aménagement du territoire), surtout après la création de la DATAR (Délégation à l'Aménagement du Territoire) en 1963. Les géographes qui assurent le triomphe du mot territoire sont :

- Joël Bonnemaison, Voyage autour du territoire, en 1980,
- Jean-Paul Ferrier, Le territoire de la vie quotidienne et le référentiel habitant, en 1982,
- Antoine Bailly et Jean-Paul Ferrier, Savoir lire le territoire, en 1984,
- Claude Raffestin, Ecogenèse territoriale et territorialité, en 1986,
- Marcel Roncayolo, La ville et ses territoires, en 1990,
- Roger Brunet, Les territoires dans les turbulences, en 1992,
- Bernard Debarbieux, Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique, en 1995,
- etc.

Jusqu'à aujourd'hui, la littérature est hyper abondante, voire redondante, autour de cette notion de territoire.

Dans le Dictionnaire de la géographie, de l'espace et des sociétés, que dirigent Jacques Lévy et Michel Lussault, il y a plusieurs définitions du mot territoire, parce que ces géographes ont eu l'intelligence d'y faire figurer le débat d'idée.

Pour Maryvonne Le Berre, dans l'Encyclopédie de géographie publiée en 1995, je la cite : « Le mot territoire possède donc à l'époque moderne un sens juridique très fort, auquel on peut associer les trois idées suivantes :

- celle de domination liée au pouvoir du prince attaché au centre du territoire,
- celle d'une ère dominée par son contrôle territorial,
- celle des limites matérielles par des frontières. »

Quatorze ans plus tard, cette définition a considérablement vieilli, on va le voir progressivement.

Au contact des sciences humaines et sociales, sa définition se déploie et l'auteur (Maryvonne Le Berre) écrit : « Le territoire peut être défini comme la portion de la surface terrestre appropriée par un groupe social pour assurer la reproduction et la satisfaction de ses besoins vitaux; c'est une entité spatiale, un lieu de vie du groupe indissociable de ce dernier. »

Aujourd'hui, les notions de groupe social et de besoins vitaux ont été définitivement abolies de notre vocabulaire.

Le territoire résulterait donc d'une action des humains et il n'est pas le sol, fruit d'un relief ou d'une donnée physico-climatique. Il devient l'enjeu de pouvoirs concurrents et divergents et trouve sa légitimité avec les représentations qu'il génère tant symboliques que patrimoniales et imaginaires, elles-mêmes nourries de la langue dominante parlée par les populations de ce territoire.

## Le territoire n'existe que par notre présence

En un mot, la réalité géographique d'un territoire repose sur un fait total culturalo-géographique, inscrit dans une histoire spécifique. C'est déjà de ce qu'on trouve sous la plume d'un géographe qu'on lit peu, Eric Dardel, dans son livre Histoire, science du concret paru aux PUF en 1946. Six ans plus tard, il publiera L'homme et la terre, autre ouvrage magnifique. On voit dans ces deux livres une application de la pensée heideggérienne sur la conception du temps et sur la question de la géographie. Il invente tout simplement une géographie existentielle.

Dans le premier volume « Histoire, science du concret », il adhère à l'idée heideggérienne que le temps de l'être humain est toujours un temps « pour ». Celui-ci est présent sans passé, car le passé n'est pas. Il résulte toujours d'une construction, c'est un résultat mais pas une cause. Le passé n'est pas la cause. Nous ne résultons pas de ce qui nous précède, nous résultons de ce que nous faisons en présentifiant le temps. Et en même temps, nous ouvrons un futur. A côté de situations affectives qui asservissent et avilissent l'homme, observe Eric Dardel, l'homme, en lui barrant les voies du pouvoir-être authentique, crée des situations affectives libératrices. Il écrit : « Le sentir fondamental de l'affectivité contient toujours, à côté de son orientation essentielle vers le passé, une relation avec le futur : un comprendre. Toute situation affective est aussi compréhension, articulation d'un sens ». Cette compréhension consiste en une actualisation d'un temps événementiel, et là je cite à nouveau Eric Dardel, « qui s'accompagne toutes les fois d'une spatialisation ». Eric Dardel expliquerait que presque anthropologiquement, l'être humain, en donnant sens à ses actes, se spatialise, et se spatialisant, spatialise tout ce qui l'entoure. Nous ne sommes pas le fruit d'un territoire qui existerait, ou qui préexisterait en nous. Le territoire n'existe que par notre présence. Cela est important parce que ça casse totalement l'idée que le territoire aurait une identité. Je renvoie aux travaux de Marcel Roncayolo : parler de l'identité, c'est une fausse bonne idée. Parler de l'identité d'une ville, parler de l'identité d'un territoire n'a pas de sens.

Dans son second essai, celui sur La terre et l'homme, il précise sa pensée sur cette spatialisation des moments de chaque humain. Je le cite : « La situation d'un homme suppose un espace où il se meut, un ensemble de relations et d'échanges, des directions et des distances qui fixent, en quelque sorte, le lieu de son existence. L'homme s'installe donc dans un monde déjà là. » Pour le dire en termes heideggériens : il y a, il y a monde et j'arrive, et on est jeté - Heidegger le dit un peu fort, il dit que l'être humain est un être jeté pour la mort ; Augustin Berque rectifie le tir. Il dit que l'homme est jeté pour la vie afin de mourir. Le destin humain est accroché à cette situation de mortel.

Il y a. Il y a monde. Il y a quelque chose qui n'est pas encore du territoire, qui n'est pas encore du lieu. Il y a quelque chose qui permet, autorise et favorise vraisemblablement la spatialisation des activités des êtres humains.

Dans Zein und Zeit, Heidegger écrit : « Chaque monde découvre la spatialité de l'espace qui lui appartient ». Il faut savoir que chez Heidegger l'espace résulte toujours et ne préexiste pas, de la même manière que le territoire. Il dit que c'est parce qu'on ménage un lieu qu'on révèle en lui les espaces qu'il recèle. Le verbe ménager signifie, en français, prendre soin. Le ménager, c'est celui qui prend soin. Prendre soin des gens, des lieux et des choses. Et c'est cet agencement des gens, des lieux et des choses qu'on va pouvoir saisir dans la pensée magnifique d'Eric Dardel, qui sera reprise par la suite par d'autres gens dont Jean-Paul Ferrier dans un livre passionnant qui s'appelle Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires, publié en 1998, dont je vous lis une phrase : « Les liens entre les habitants et les lieux ne sont pas, en effet, du seul créer de la représentation : ils sont mobilisation d'affects profonds qui se projettent sur le monde. Ils sont émotions données par les lieux qui nous emprisent de force. Habiter est alors au sens le plus existentiel, pratiquer un art géographique qui est en œuvre et travaille : transformation du monde et transformation de soi, alchimie, dit Ferrier, mystérieuse qui lie le dehors et le dedans. »

Voilà un peu la manière dont la géographie de langue française s'intéresse à la question du territoire.

## Ethologie et territoire

Qu'en est-il, en dehors de la géographie, d'une autre discipline, qui est un peu plus ancienne (au niveau universitaire) et qui va avoir un rôle considérable sur le sens de territoire ? C'est l'éthologie.

Le mot éthologie est inventé en 1849 par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Le mot territoire va être repris et développé par tous les éthologues. Ethologie vient de *ethos* (coutumes, moeurs) et *logos* (connaissance). C'est donc la connaissance des moeurs des animaux. On va s'occuper des fourmis, des rats, des moineaux, des pigeons. Et on va avoir une pléiade d'auteurs dont Jacob von Uexküll (1864-1944), qui a écrit énormément d'ouvrages dont l'un est passionnant, qui s'appelle Mondes animaux et mondes humains, en 1934 ; puis un Néerlandais remarquable, Frederik Buytendijk, auteur de L'homme et l'animal. Essai de psychologie comparée ; Konrad Lorenz, prix Nobel de médecine en 1973, et Nikolaas Tinbergen. Tous ces auteurs vont analyser la notion de terri-

toire par rapport aux animaux. Ils vont s'apercevoir que certains animaux n'ont pas de territoire et que d'autres en ont, mais que tous ces animaux ont des territoires mouvants, mobiles. Le banc de poissons ou le vol des oiseaux migrants est un territoire qui se compresse ou se compacte au moment de l'approche d'un danger et au contraire, se déploie plus librement lorsque le danger est passé. Mais le banc de poisson circule : on n'est pas dans un territoire figé, donné une fois pour toute, qu'on pourrait marquer sur une carte. On est dans un territoire qui, évidemment, change au rythme de ces mouvements d'animaux, et pour les oiseaux, en particulier, au temps de la nidification. C'est lors de la nidification qu'on va délimiter plus particulièrement un territoire.

Je précise que ce sont les éthologues et les écologues qui vont inventer tous ces mots: individu, société, monde, environnement, habitat. Tous ces mots viennent de l'écologie et de l'éthologie et vont être introduits progressivement dans les sciences sociales et humaines, en particulier par un passeur extraordinaire, qui s'appelle Robert Park, qui avait lu en allemand le livre d'Eugène Warming sur l'écologie des plantes et qui va ensuite, dans son *Ecologie humaine*, qu'il élabore à Chicago à partir de 1915, utiliser des mots comme colonisation, assimilation, intégration, dissémination, qui sont des termes de l'éthologie et l'écologie.

Un psychanalyste, Félix Guattari, lit ces auteurs et en parle à son ami philosophe Gilles Deleuze. C'est pour cela que vous avez dans *Mille plateaux*, et plus précisément dans le chapitre XI intitulé *De la ritournelle*, la théorisation par ces deux philosophes de la notion de territoire à partir de leur compréhension du travail des éthologues.

Le territoire, affirment-ils, est en fait un acte qui affecte les milieux et les rythmes qui les territorialisent. Le territoire est le produit d'une territorialisation des milieux et des rythmes. Il revient aux mêmes de demander quand est-ce que les milieux et les rythmes se territorialisent ou quelle est la différence entre un animal sans territoire et un animal à territoire ? Précisément, poursuivent-ils, il y a territoire dès que les composantes du milieu cessent d'être directionnelles pour devenir dimensionnelles, quant elles cessent d'être fonctionnelles pour devenir expressives. Il y a territoire dès qu'il y a expressivité du rythme. C'est l'émergence de matière d'expression, qualité qui va devenir territoire.

Pour Deleuze et Guattari, ce qui fait territoire, c'est cette combinaison entre les milieux, qui sont variés, différents, changeants avec leurs rythmes, leurs cadences, etc. Vous avez un long développement dans leur livre sur la chronobiologie, en particulier à partir des travaux d'Alain Reinberg. Parce que, effectivement, on crée un territoire à son propre rythme. Et ce territoire respire au rythme de chaque habitant qui peut lui appartenir. C'est ce jeu-là qui est excessivement délicat !

*Mille plateaux* est un livre très important, en particulier parce que les auteurs y inventent la notion de rhizome qu'ils opposent à l'image méthodologique de l'arbre. Vous avez d'un côté l'arbre de la connaissance avec son tronc commun et ses branches successives qui se déploient plus ou moins, et ses racines évidemment. A cette image-là, excessivement normative, d'une certaine façon, et en même temps qui associe presque logiquement, qui donne de la raison là où il n'y en aurait pas dans les relations interdisciplinaires, eux inventent cette l'image métaphorique du rhizome, cette plante-racine qui prolifère dans tous les sens sans logique apparente. Cette idée, qui est très forte, est souvent reprise très de manière très banale. Le rhizome n'est pas quelque chose qui, sous le vocabulaire de Deleuze et Guattari, existe en tant que tel. Ce qui les intéresse, c'est l'approche méthodologique.

L'autre expression très difficile mais totalement banalisée quand elle est sortie du contexte de *Mille plateaux*, cet ouvrage qui n'est pas facile d'accès, c'est la notion de territorialisation et de déterritorialisation. Chez Deleuze et Guattari, c'est un processus, un couple, ça va ensemble. Dans la philosophie deleuzienne, les êtres vivants, les animaux, les plantes et les humains ne cessent jamais de territorialiser et déterritorialiser. C'est le même mode de fonctionnement intellectuel que la notion de liaison chez Simmel. Chez Simmel, l'être humain est l'être-frontière qui n'a pas de frontière, c'est-à-dire que c'est celui qui, sans cesse, relie et pour relire doit délier. C'est pareil pour territorialiser et déterritorialiser, ça va ensemble. Donc, quand on pensera le territoire de la Wallonie, il nous faudra penser la déterritorialisation de la Wallonie, en même temps : c'est là une difficulté théorique de taille.

## Les sociologues

On trouve chez un sociologue passionnant, qui s'appelle Erving Goffman, dans *La mise en scène de la vie quotidienne* dont la traduction française date de 1973, un chapitre II, dans le volume II, qui s'intitule *Les territoires du moi*. L'auteur, après avoir rappelé que ce concept vient de l'éthologie, l'utilise en indiquant que, je le cite, « les territoires varient selon leur organisation ». Il veut dire qu'ils sont parfois fixes et bien délimités, parfois mobiles et aux frontières poreuses. Il reprend l'interprétation sociologique de Robert Sommer, qui publie en 1959 dans la revue *Sociométrie* un article crucial sur l'étude de l'espace personnel. Il invente cette notion d'espace personnel, qui sera reprise plus tard par Edward Hall.

Sommer et Goffman parlent d'« espace personnel » en s'intéressant aux marqueurs. Les marqueurs sont ce qui sépare réellement, et symboliquement parfois, deux territoires. Par exemple, l'accoudoir est un marqueur qui sépare deux territoires. Ce qui intéresse Goffman et, avant lui, Sommer et Edouard Hall, ce sont les écarts entre deux territoires personnalisés qui sont marqués par leurs propres cultures. Certains individus manifestent une plus grande phobie du contexte physique et de la chaleur corporelle que d'autres. Hall observe de grandes différences entre les humains tant en ce qui concerne l'activité de leurs sens que leurs orientations et la manière dont ils occupent ou non un territoire. Il en déduit que chacun fait une expérience particulière du territoire et affirme que les individus habitent des mondes sensoriels différents. Edouard Hall regrette que les aménageurs, les urbanistes et les architectes ne se pré-occupent jamais ou rarement de ces mondes sensoriels différents.

## Les économistes

Les économistes en langue française, François Perroux et son élève Boudeville vont parler surtout d'espace économique, de pôle de croissance et de ville-région plutôt que de territorialité.

## Les juristes

Les juristes, quant à eux, s'intéressent depuis très peu

de temps à la notion de territoire. Ils s'y intéressaient historiquement avec la notion de juridiction. Mais la remise en cause de la notion de territoire est assez récente. Je vous renvoie à un solide article d'Alain Supiot, paru dans la revue *Esprit* en novembre 2008, qui s'interroge sur un ordre juridique spatial, libéré de tout ancrage territorial, qui s'oppose à un droit lié à une société et à sa délimitation géographique. Celle-ci induit à la fois à l'identité et la nationalité des personnes qui en sont issues. Il précise que l'emprise de l'homme sur la terre prend en droit moderne deux formes distinctes, mais complémentaires : la souveraineté et la propriété. Il remarque que le libre choix de son statut est aujourd'hui en plein essor et que les entreprises sont de plus en plus nombreuses à se délocaliser pour se soustraire à des droits contraignants, à leurs yeux du moins. Elles optent pour des pavillons de complaisance qui permettent de traiter les droits nationaux comme des produits en compétition sur un marché international des normes.

Tout à coup, on veut échapper à un droit imposé par un territoire et on veut introduire dans ce territoire non pas le droit élaboré au cours de l'Histoire dans ce territoire, mais le droit du territoire d'origine de l'entreprise qui vient de s'y installer. En France, une entreprise polonaise s'est installée au Havre et payait des ouvriers polonais au salaire polonais avec les règles du droit du travail polonais. Cela a fait débat : ont-ils droit à cette extra-territorialité à l'intérieur d'un territoire qui n'était pas le leur ? On voit les enjeux, ils sont, à l'échelle de la globalisation, totalement décisifs : si le territoire historique, national, perd de plus en plus de son sens, alors que c'est ce territoire-là qui légitime un droit qui s'y déploie, cela remet en cause l'idée d'un droit partagé par l'ensemble d'une communauté sur un même sol.

## Les philosophes

Je publie en mai prochain un ouvrage collectif que j'ai dirigé, *Le territoire des philosophes au XXème siècle*, qui étudie la notion de territoire ou son absence, sous la plume de William James, de Bergson, de de Certeau, de Derrida, de Foucault, etc. On prend vingt et un grands penseurs du XXème siècle et on questionne leur œuvre, on y entre par la dimension territoriale, spatiale, parfois même urbaine. On s'aperçoit qu'il y a des penseurs, des philosophes qui sont atopiques, pour qui la localisation topographique, le lieu ou le territoire n'a pas d'import-

tance : je pense à Jean-Luc Nancy par exemple. Par contre, d'autres comme Bachelard vont, au contraire, sans cesse, inscrire le destin humain dans une territorialité particulière. Je donnerai quelques exemples de philosophes.

Je commencerai par celle qui est la plus populaire aujourd'hui, la plus souvent citée, Hannah Arendt. Elle explique que la politique n'est pas du tout consubstantielle à l'être humain. Il peut y avoir une humanité sans politique. La politique prend naissance dans l'espace que les hommes ménagent entre eux. C'est donc la notion d'espacement qui est importante. Il faut qu'il y ait un espacement entre deux personnes pour que le débat puisse se dérouler. Chez les Grecs, le débat public s'effectuait dans l'Agora, du verbe *ageiren*, s'assembler. L'Agora n'est pas une place. Les architectes vont délimiter une place qu'ils appellent agora, mais l'Agora n'est pas un lieu physique, géographique, ce n'est pas le Forum des Romains. Parce que, chez les Grecs, comme Benveniste nous l'a bien fait comprendre, à la différence des Romains, il y a d'abord la polis et ensuite la politès (c'est-à-dire la citoyenneté). Dans le cas romain, c'est le système inverse, il y a d'abord la citadinité et ensuite il y a la ville. Ce n'est pas la même organisation politique et donc, ce n'est pas non plus la même organisation spatiale. La polis grecque est d'abord et avant tout un territoire politique avant d'être un territoire géographique. Hannah Arendt nous rappelle que la politique, c'est la préoccupation du bien commun. C'est l'en-commun qui prédomine. Le mot commun, contrairement à l'usage banal, n'est pas ce qu'on partage, ce qu'on met en commun. Le commun, philosophiquement dans son étymologie latine, signifie ce qui engage les uns vis-à-vis des autres. L'en-commun dont parle Hannah Arendt n'est pas ce qu'on partage, c'est ce qui nous responsabilise les uns eu égard aux autres.

Pour Bachelard, tout être est un rêveur d'espace. Tout être humain territorialise. Pourquoi ? Pour mémoriser. On voit bien le rapport entre le temps et l'espace. Parce que l'espace, chez Bachelard (il le dit magnifiquement bien dans *La poétique de l'espace* qu'il publie en 1957) « tient du temps comprimé », je cite de mémoire, « il sert à ça ». La maison natale, c'est là où vous êtes nés, bien sûr, mais elle représente aussi un pays bien particulier, l'enfance. C'est l'enfance votre territoire premier, c'est l'enfance votre pays de référence, et c'est pour cela que nous en avons la nostalgie. On n'a pas la nostalgie du

moment où l'on était enfant, on a la nostalgie de cette situation devenue impossible à revivre, cette impossibilité de redevenir enfant. Et donc, pour Bachelard, on inscrit toujours le destin des humains dans des lieux perceptibles. On ne peut pas rêver hors lieux.

Pour Deleuze et Guattari, dont je parlais tout à l'heure, le territoire se fabrique en permanence par rapport au pouvoir. C'est-à-dire que, pour eux, c'est toujours un jeu entre les villes et l'Etat, une sorte de concurrence entre les deux : qui contrôle la machine de guerre ? Celui qui contrôle la machine de guerre contrôle tous les réseaux de circulation, c'est-à-dire tous les réseaux d'échange.

Quelques décennies plus tard, une économiste et sociologue américaine, Saskia Sassen, va renouer avec cette idée de la ville globale, dit-elle, et non pas mondiale - elle explique pourquoi dans ses textes. La ville globale se dénationalise. La ville globale sort de sa complicité exclusive avec l'Etat-Nation dans lequel elle se trouve. Nous assistons aujourd'hui à un phénomène impressionnant de transformation des Etats-Nations et en même temps nous avons des villes globales. Dans son premier ouvrage publié en 1991, qui s'appelait *La ville globale*, elle en dénombrait trois : New York, Londres et Tokyo. À présent, il y en aurait une quarantaine, selon elle. Ce sont des villes qui sont effectivement dans des Etats-Nations - l'Amérique, le Japon, le Brésil, l'Inde - et qui en même temps sont dénationalisées. C'est un point important, évidemment : nous sommes dans ce processus excessivement compliqué à comprendre. Deleuze et Guattari avaient entrevu cet aspect.

Pour Heidegger, contrairement à ce qu'on a trop souvent mal compris chez lui, c'est la parole qui offre un territoire à l'Etre. Albert Henri a écrit ce très beau livre sur *L'histoire des mots Wallons et Wallonie*, en 1965. On voit bien là effectivement que c'est par la parole, c'est par le fait de nommer qu'on peut offrir à l'Etre ce qui sera ses repères, c'est-à-dire précisément un territoire. Et lorsqu'Heidegger écrit à Jean Beaufret, qui lui demande comment traduire *Dasein* (« être là »), il lui dit qu'il traduirait *Dasein* par « être le là ». « Etre le là », c'est précisément cette spatialisation de la condition possible de l'Etre d'être séparé de l'étant. Nous avons, dans la philosophie heideggérienne, des étants, c'est-à-dire cette bouteille, cette table, mon voisin, chacun d'entre vous, ce micro. Chaque étant a une essence, c'est-à-

dire une qualité plus spécifique : la microïté du micro, la boutellité de la bouteille. Mais l'être qui a un être particulier, c'est l'être humain. Il a un être-là, un Dasein comme le dit Heidegger, quelque chose qui est spatialisable, mais spatialisable à la fois dans du territoire et à la fois dans du temps. Et ce qui fait la jonction des deux, ce qui favorise la possibilité de saisir à la fois le temps et l'espace dans la pensée heideggérienne, c'est le langage. La langue est l'habitat de l'être. C'est pour cela qu' Heidegger cite autant de poètes dans toute son œuvre, parce que les poètes sont ceux qui prennent le risque de la langue. C'est un risque que d'inventer des néologismes, d'inventer des termes, de discuter mot à mot le sens de ce qui nous porte à exister. Et donc habiter, chez Heidegger, c'est d'être présent au monde et à autrui. Etre-présent-au-monde-et-à-autrui, presque en un seul mot. Il n'y a pas le mot territoire ici, mais il se trouve juste en-dessous.

## Urbanisme

Dans les trois cent vingt-deux citations sur l'urbanisme que rassemblent Robert Auzelle, Jean Gohier et Pierre Vetter en 1964, il n'y a pas d'entrée à territoire. Dans le Dictionnaire de Merlin et Choay, au mot territoire, il est écrit : « Voir aménagement du ». Le mot territoire n'est pas défini en temps que tel, il est défini par rapport à aménagement du territoire. Il est associé à aménagement rural, aménagement touristique, etc...

Je voulais mettre un peu d'insistance sur quatre auteurs, qui nous éclairent sur la notion de territoire.

Paul Virilio publie en 1976 *L'insécurité du territoire*. Chez Paul Virilio, ce n'est pas la fin de l'Histoire qui est à craindre, c'est la fin de la géographie qu'il annonce depuis longtemps et dont il constate dorénavant la disparition. Dans son exposition *Terre natale*, il montre que l'être humain est pris dans de tels incroyables jeux de flux et prisonnier totalement de la vitesse qu'il y a une négation de l'espace et que seul le temps devient notre référence première. Le territoire est donc quelque chose qui n'est plus terrestre, charnel, physique, qu'on peut arpenter, mesurer, délimiter. Le titre *L'insécurité du territoire*, pas seulement militaire, montre aussi que le territoire est quelque chose qui, en lui-même, est attaqué de tous les côtés parce que, à sa manière, il gêne.

Un autre auteur, le Suisse André Corboz, écrit *Le territoire* comme palimpseste. Il explique que les êtres humains ne cessent de réécrire sur le même sol de nouvelles histoires. Ces nouvelles histoires grattent ce qui précède. On n'est donc pas du tout dans l'obsession de maintenir vivant un territoire, on est dans une sorte de remplacement, de substitution d'un territoire par un autre, sans nécessairement beaucoup de précaution ou de sympathie patrimoniale pour le territoire qu'on est en train d'effacer.

## Le territoire est un acte d'amour entre une culture et une nature

Le troisième auteur est Alberto Magnaghi. Son *Projet local* (paru en 2000 et traduit en français en 2003 chez Mardaga) est un ouvrage particulièrement riche parce que, à la différence de Virilio et de Corboz, Magnaghi continue certes à réfléchir sur cette notion de territorialité mais surtout tente de traduire en actions politiques ce qui résulte de son analyse de la Toscane, qu'il connaît bien, et en particulier de Florence où il réside. Pour lui, le territoire est un acte d'amour entre une culture et une nature. C'est-à-dire qu'il faut qu'il y ait une culture, et cette culture rencontre, comme dans une rencontre amoureuse, une nature et réciproquement. Il y a donc quelque chose qui échappe à la raison, qui relève de l'affectif, qui relève de ce quelque chose qu'on n'arrive jamais à définir qui est de dire pourquoi je suis bien ou je ne suis pas bien là. Magnaghi dit que si on sent qu'on est bien là, c'est là qu'il faut faire quelque chose précisément, organiser une ecopolis, c'est-à-dire essayer d'inventer une organisation territoriale soutenable. Il introduit une notion absente chez Virilio et Corboz, celle de la préoccupation environnementale. Pour lui, l'ecopolis qu'il envisage est une biorégion. Il reprend le thème de biorégion à Patrick Geddes et à Lewis Mumford.

## Les aménageurs

Les praticiens, tous ceux qui se sont préoccupés de la notion de territoire en tant qu'aménageurs et en tant qu'urbanistes, disposent de notions qui leur permettent de définir la notion de territoire. Ces notions techniques sont la zone, la parcelle, l'îlot, le quartier, le paysage, la grande échelle et le grand territoire.

Il y a Bernard Huet et Christian Devillers, et il y a surtout l'apport des Italiens. Ce sont les Italiens, dans l'école historiciste italienne d'architecture ou de typomorphologie, qui dans les années 59 à 64 vont, sur Padoue et sur Venise, expérimenter ces différentes notions que j'ai déjà notées. Ils vont aussi créer la notion de tissu urbain, au sens textile du mot tissu, alors qu'en France, il existait un autre courant de pensée, marqué par Jean-Gaston Bardet. La notion de tissu urbain, qui venait de la médecine et de l'anatomie, n'évoquait pas du tout la même organisation, la même métaphore du tissu textile. Cela permettait de distinguer ce qui allait vers l'idéal-type et l'archétype.

Un praticien américain très important, Melvin Webber, qui officie à San Francisco, publie en 1964 un article *The Urban Place and the Nonplace Urban Realm*, traduit par Françoise Choay par *L'urbain sans lieu ni bornes*. Quelle est l'intuition fondamentale de ce texte de 1964, qui complète d'autres articles publiés dès 1958 ? Il y a cinquante ans, Melvin Webber expliquait que le téléphone et l'automobile transformaient totalement notre rapport à la géographie et à la répartition territoriale de nos activités, et par conséquent modifiaient notre manière d'occuper les territoires et, ensuite, de les transformer ou de les aménager. D'une certaine façon, c'est l'un des premiers à dire que la ville se dilue dans le territoire, et qu'on n'a plus besoin de la forte concentration puisque, par l'automobile et le téléphone, on peut être rapidement à un lieu de rendez-vous ou bien sans se déplacer, on peut être en contact relationnel avec des collègues, avec des fournisseurs, et donc pratiquer sa profession à distance. A la question qui lui a été posée en 1964 « Pourquoi y a-t-il encore des villes (Los Angeles, San Francisco...) ? », il répond que parce qu'à cette époque, le coût d'interconnexion diminuait avec la densité. Mais dès cette époque, il oppose à la notion de densité urbaine la notion d'intensité urbaine, qui pour lui est beaucoup plus intéressante. La densité, on sait ce que sait, c'est le nombre d'objets ou d'habitants sur une surface donnée. L'intensité urbaine, c'est la puissance de l'information à un endroit. Cela va de pair avec la mobilité. Une société, qui est la plus mobile possible, est une société qui favorise l'intensité urbaine et qui produit, du coup, de nouvelles formes d'exclusion qu'on ne connaissait pas : l'exclusion de celui qui ne bénéficie pas du pouvoir de se brancher à ces différents réseaux et, du coup, est « scotché » à un territoire.

Pour terminer, j'insisterai sur quelques notions qui me semblent très importantes.

La première est la notion de **décalage**. Je pense que toutes les sociétés ne s'uniformisent pas, du moins au même rythme et de la même manière, comme on nous le fait entendre. On dit que : « C'est la faute de la globalisation », « Tout est pareil partout » etc. J'ai toujours de vieux principes grecs en tête : « Ce qui est semblable n'est pas identique, et ce qui existe ne procède pas de ce qui précède ». Avec ces deux notions, j'entre dans une théorie du décalage, que je développe dans plusieurs de mes livres, pour montrer qu'il y a ce décalage incroyable, à la fois de temporalité, de perception et de vécu. Je pense que la trilogie lefebvrine d'espace vécu, d'espace conçu et d'espace perçu, aujourd'hui ne colle plus. Il faut la mettre au pluriel, et il faut chahuter en permanence ces notions-là. Chacun d'entre nous s'en sort, finalement, même si plusieurs représentations lui viennent à l'esprit au même moment ou s'il a plusieurs manières de percevoir les territoires de son quotidien urbain.

Le décalage, c'est donc tout simplement le fait qu'on ne peut dire que toutes les sociétés sont homogènes et que toutes les populations vivent et ressentent de la même manière des transformations qui affectent la société dans laquelle elles se trouvent. L'être humain est un être situationnel ; c'est aussi un être relationnel. Ce relationnel et ce situationnel s'accompagnent, s'accomplissent, se déploient dans des temporalités différentes. Cette importance essentielle-là, c'est celle de la temporalité qui provoque donc des décalages. Des décalages qu'on trouve y compris entre le récit de quelque chose et la manière dont on comprend ce récit.

Il y a du décalage y compris dans des valeurs qu'on croit universelles, comme le temps, le travail, le loisir, le cadre de vie, le sentiment de sécurité ou d'insécurité, le dynamisme économique, le futur... Toutes ces notions, il nous faut les appréhender à partir d'une théorie du décalage, du décalage temporel et culturel, d'une culture à une autre.

La deuxième idée que je voulais développer est celle de l'être humain urbain **en cours**. Méthodologiquement, il faut penser le décalage en permanence et d'un point de vue existentiel, il faut voir que nous sommes tous en cours.

Cela s'explique en trois points. Primo, les processus ne sont pas achevés et l'on ignore le temps qu'il reste à courir. Secundo, il est prématuré d'envisager que leurs évolutions correspondent aux intentions de départ. Et tertio, les effets locaux sont plus incertains que ne le laisse entendre l'action qui, elle, est lancée généralement, globalement.

Dans cette idée d'en cours, les notions de réversibilité, de réorientation, de modification sont chevillées. On n'est plus dans une logique du genre « je décide ceci », « un plan à trois ans, à six ans ». On est là dans des jeux de temporalités qui, sans cesse, interfèrent les uns avec les autres et modifient fondamentalement les processus.

La séparation que j'observe partout, des deux éléments consécutifs de l'idéal de la ville, c'est la séparation entre la civitas et l'urbs. Ce qui me permet d'écrire dans mes derniers livres que nous produisons de la non-ville, mais plus de la ville. Même si ça peut avoir la forme, le pastiche d'une ville, ce n'est plus de la ville, c'est de la non-ville. Je l'explique dans Ghetto de riches qui vient de paraître ou dans La folie des hauteurs, qui n'est pas seulement contre les tours, mais se veut une réflexion plus générale sur la non-ville. Donc, il y a bien là quelque chose qui est crucial, décisif, qu'on mesure mal, qui est cette séparation douloureuse entre la civitas, c'est-à-dire le sentiment de citoyenneté, d'appartenir à une communauté, une collectivité, et la délimitation territoriale de celle-ci, sa forme urbaine, l'urbs. D'autre part, on assiste à la montée en puissance d'une catégorie paradoxale et passagère par essence, qui est le touriste. Deux milliards de touristes en 2015, sur huit milliards d'habitants : c'est considérable. Le touriste va toujours chercher la même perception territoriale. Il va dans l'espace d'autrui sans sa présence. Le voyage touristique organisé, c'est ce que Marc Augé appelle le « non-lieu », c'est-à-dire aller dans l'espace d'autrui sans sa présence. Il en va de même pour la télévision, qui va dans l'espace d'autrui sans sa présence. Cette non-présence renforce l'idée de séparation entre civitas et urbs. Cela nous fait inventer des patrimoines qui sont des patrimoines pour touristes, à destination des touristes et non pas à destination des gens qui feraient corps avec ce patrimoine. On n'est plus dans la vision

du patrimoine à la Gustavo Giovannoni, qui invente la notion de patrimoine urbain en 1913, le patrimoine urbain vivant. On est dans quelque chose qui dorénavant a visée de marketing, a visée d'image, etc.

L'effacement progressif du **corps** est très connu. David Lebreton l'explique très bien. Mais cela peut aller dans cinquante mille choses. Par exemple, d'un certain côté, le corps est de plus en plus désincarné : il n'est plus la mesure de nos ménagements. L'aménagement urbain ou le ménagement urbain ne repose plus sur cette idée fondamentale qu'Alberti avait si bien pointée, celle de la proportionnalité. De plus en plus, j'essaie de me bagarrer sur ce terrain en disant qu'il vaut mieux parler de proportion, de proportionnalité que d'échelle. C'est pour moi beaucoup plus parlant et beaucoup plus intéressant et ça renvoie à la défense de l'humanité des humains, malgré eux parfois, c'est-à-dire à cette idée fondamentale de la juste mesure : celle du pas, celle des quatre sens.

Pour la **vitesse** absolue, je voulais développer cette idée de l'ubiquité et de l'instantanéité, qu'il y a encore quinze ans, de grands penseurs croyaient impossibles. Et aujourd'hui, on est totalement, chacun d'entre nous, dans cette situation d'ubiquité et d'instantanéité, ce qui a des répercussions sur notre chronobiologie (que j'ai étudié dans L'art de la sieste). Il y a là cette espèce de démesure, de temps hyper-rapide par rapport à notre propre capacité chronobiologique de les amortir. Et ça va avec évidemment de pair avec les horaires qui se transforment considérablement, le temps planétaire, le temps mondial, le temps globalisé, le 24 heures sur 24. Cela va aussi de pair avec la transformation du travail. Nous avons dorénavant des phénomènes qui apparaissent pour nous comme étant locaux mais qui sont en fait le résultat de processus globaux. Les solutions à ces phénomènes ne peuvent pas être locales. C'est là que l'on est un peu perdu : le chômage, la criminalité, la drogue, l'insécurité, les émeutes urbaines, etc., se déroulent et s'expriment là (dans le 93<sup>e</sup>), mais ce qui a nourri ces événements vient d'ailleurs. Et la solution n'est pas seulement dans la réorganisation du 93.

Le **glocal** est en un mot une opposition entre l'espace

réel de chacun d'entre nous, notre territoire réel, et le territoire numérique. Je vous renvoie au dernier livre de Saskia Sassen, qui vient de sortir chez Gallimard, qui s'appelle *La globalisation, une sociologie* où elle essaie de montrer que dorénavant, il y a une dimension numérique qui l'emporte sur la dimension d'action réelle, physique, en un lieu. Donc la manifestation d'un mécontentement, l'alternative à une décision d'Etat, passe par ce territoire numérique qui est un territoire irréalisé, ce qui n'est facile à appréhender.

Je voudrais conclure par une question ironique : « Et Dieu, dans tout ça ? ». C'est pareil. Dieu est totalement déterritorialisé. Un livre iconoclaste d'Olivier Roy, *La sainte ignorance*, qui vient de paraître au Seuil, montre que dorénavant la religion est à la carte et que les trois religions monothéistes en particulier sont dissociées du lieu de leur culture. C'est-à-dire que ceux qui se convertissent ou qui adhèrent à l'une de ces trois religions monothéistes ne se préoccupent pas du tout ni dans leur langue, ni dans leur culture de ce qui les a fait naître.

Je terminerai en citant Kierkegaard, un philosophe danois, qui nous dit que : « C'est le difficile qui est le chemin ». C'est qui nous attend.